

désir, dit saint Augustin, (De patient., iv.) qui fait supporter les travaux et les peines, et personne ne consent volontiers à souffrir que pour ce qu'il aime. » La raison en est que l'âme abhorre en soi la tristesse et la douleur ; c'est pourquoi elle ne consent jamais à souffrir que dans un but déterminé. Il faut donc que le bien en vue duquel on souffre, nous soit plus cher que celui dont la perte nous fait souffrir. Or, il n'y a que la charité, qui aime Dieu par dessus tout, qui puisse nous faire préférer le bien de la grâce à tous les biens naturels dont la perte peut causer la douleur. D'où il est évident que la patience, en tant qu'elle est une vertu, naît de la charité, selon cette parole de saint Paul : (I Cor. xiii, 4) « La charité est patiente. » Et comme il n'est pas moins évident que la charité ne peut exister que par la grâce, selon cette autre parole de saint Paul, (Rom. v, 5.) « La charité de Dieu a été répandue dans nos cœurs par le Saint-Esprit qui nous a été donné, » il s'en suit que la patience ne peut exister sans la grâce. » (Somme Th. De la Patience.)

De ce qui précède, il faut distinguer la patience, fruit de la grâce divine, et la patience, conséquence de la force naturelle. La première est soutenue par le secours ou grâce de Dieu ; la seconde par l'amour propre ; la première a pour but de plaire à Dieu, c'est la patience chrétienne, désireuse des biens célestes ; la seconde se complait en elle-même, et désire la gloire, c'est la patience des Stoïciens ; celle des rudes Romains, à l'époque de leurs victoires, et dont saint Augustin a dit : *Receperunt mercedem suam, vani vanam* : Vains, ils auront reçu une récompense vaine.

On voit par ces explications la différence immense qui existe entre la doctrine de Jésus-Christ et celle des philosophes les plus parfaits. Notre divin Sauveur unit en lui-même ; en Marie sa Mère, et en Joseph, le pro-

tecteur de son enfance, l'amour et la douleur, et il les surnaturalise, de manière à les rendre méritoires du ciel. En outre, par la charité, dont son Esprit est l'auteur, il fait naître la patience dans le cœur chrétien, qu'il met ainsi à l'abri de la tristesse et de l'orgueil ; merveille qui est au-dessus de ce que peut la seule raison, même chez les Stoïciens.

VI.

NAZARETH, ET MORT D'HÉRODE.

« Après la mort d'Hérode, dit saint Matthieu, voilà qu'un ange du Seigneur apparut à Joseph, en Égypte, durant son sommeil, disant : Lève-toi, prends l'Enfant et sa Mère, et va dans la terre d'Israël ; car ils sont morts, ceux qui en voulaient à la vie de l'Enfant. Joseph, se levant, prit l'Enfant et sa Mère, et vint dans la terre d'Israël. Mais en apprenant qu'Archélaüs régnait en Judée, à la place d'Hérode, son père, il craignit d'y aller ; et averti dans le sommeil, il se retira en Galilée, et vint habiter une ville nommée Nazareth, afin que la parole des prophètes fut accomplie : Il sera appelé Nazaréen. » (Matth. ii.)

Jésus-Christ règne.

Hérode est mort ! Jésus-Christ vit ! Il commence à régner sur ses ennemis, et, en même temps, il appelle ses amis à régner avec Lui.

Hérode est mort, visiblement frappé par la justice de Dieu : l'historien Josèphe, Juif de naissance et de religion, en a fait l'aveu, dans les termes suivants, en racontant la mort du tyran.

« Une fièvre lente, dont la chaleur semblait toute concentrée au-dedans de lui, le consumait jusqu'à la moelle des os ; une appétence insatiable le forçait à engloutir sans cesse des aliments qui ne le nourrissaient plus ; des ulcères purulents lui rongeaient les entrailles, et lui arrachaient des cris de douleur ; les pieds et les jointures, gonflés par l'hydropisie, étaient encore recouverts d'une peau translucide, mais la partie inférieure du buste était dévorée vivante par les vers. A cet horrible supplice, se joignait celui d'une odeur fétide et insupportable ; tous les nerfs étaient contractés, la respiration courte et sifflante. Les médecins qui l'approchaient étaient unanimes à proclamer que la vengeance divine s'était étendue sur lui, en punition de ses cruautés inouïes. » (Josèphe, Ant. Jud. Livre xvii, 8.)

Fou de douleur, le malheureux essaya de se poignarder : Achiab son neveu l'arrêta ; et comme le bruit de sa mort se répandait dans le palais et jusqu'à Jéricho, proche de quelques stades des sources bitumineuses de Callirhoé où il était, le peuple se livrait à la joie ; son fils Antipater lui-même, alors tenu en prison, ne put s'empêcher de se réjouir. Hérode le sut et envoya des soldats qui, par son ordre, le massacrèrent. Cinq jours après, il expira lui-même.

Toutes ces choses sont rapportées par Josèphe.

Hérode, couronné au Capitole, avait régné trente-sept ans depuis cette époque ; et trente-quatre, depuis la chute d'Antigone.

Voilà la mort du premier persécuteur de Jésus le Nazaréen. Il voulait empêcher le Christ de régner, et il ne savait pas qu'en immolant à sa cruelle jalousie les enfants de Bethléem, il donnait au Roi éternel, descendu sur la terre, une garde d'honneur, toute brillante de la pourpre du martyre. Les Saints Innocents, baptisés dans leur sang, à cause du Sauveur, sont devenus ses

compagnons de triomphe et de gloire. L'Église célèbre leur mémoire, au lendemain de la fête de Noël, depuis l'Orient jusqu'à l'Occident, afin que tous sachent qu'il est salutaire et glorieux de souffrir et de mourir pour Jésus, Roi du ciel et de la terre.

Hérode est mort, mais l'esprit qui l'animait n'est pas mort avec lui. D'autres après lui, des foules, se sont comme lui attaqués au Nazaréen, espérant le vaincre : Vain espoir ! Nul n'est fort contre Dieu, et son Christ. Grands et petits ennemis disparaissent dans la tombe, emportant comme Hérode un nom flétri par l'impartiale histoire. Il n'est pas bon de s'opposer au règne de Jésus-Christ.

Cependant la Sainte Famille avait regagné Nazareth, et s'était remise en possession de cette maison sainte, que le ciel devait conserver miraculeusement à la piété des fidèles, et là le divin Enfant était l'objet de l'amour et de l'adoration de Marie et de Joseph.

Souvent nous citons les paroles sublimes du grand Bossuet : ce génie mérite qu'on fasse mémoire aussi de la tendresse de son âme. Y a-t-il parmi nos orateurs quelqu'un qui ait aimé le Verbe Incarné plus que lui, et qui en ait mieux parlé ?

« Aimable enfant ! s'écriait-il. Heureux ceux qui vous ont vu hors de vos langes développer vos bras, étendre vos petites mains, caresser votre sainte Mère et le saint Vieillard qui vous avait adopté, ou à qui plutôt vous vous étiez donné pour fils ; faire, soutenu de lui, vos premiers pas ; dénouer votre langue, et bégayer les louanges de Dieu votre Père. Je vous adore, cher Enfant, dans tous les progrès de votre âge, soit que vous suciez la mamelle, soit que par vos cris enfantins vous appeliez celle qui vous nourrissait, soit que vous reposiez sur son sein ou dans ses bras. J'adore votre silence, mais commencez, il est temps, à faire entendre votre

voix. Qui me donnera la grâce de recueillir votre première parole? Tout était en vous plein de grâce; et n'eussiez-vous fait que demander votre nourriture, j'adore les nécessités où vous vous mettez pour nous. La grâce de Dieu est en vous, et je la veux ramasser de toutes vos actions. Encore un coup, faites-moi enfant en simplicité et en innocence.) (XX^e Élev. sur les mystères, Sem. 1.)

VII.

L'ENFANT JÉSUS DOCTEUR.

« L'Enfant croissait et se fortifiait, plein de sagesse, et la grâce de Dieu était en lui. Or, ses parents allaient tous les ans à Jérusalem, à la fête de Pâque. Et lorsqu'il eut douze ans, ils montèrent à Jérusalem, selon la coutume, au temps de la solennité. Comme ils avaient achevé les jours de la fête et s'en retournaient, l'Enfant Jésus demeura à Jérusalem, et ses parents ne s'en aperçurent point. Mais croyant qu'il était avec leur compagnie, ils marchèrent durant un jour, et ils le cherchaient parmi leurs proches et leurs connaissances; et ne le trouvant point, ils retournèrent à Jérusalem pour le chercher. Or, il arriva que trois jours après, ils le trouvèrent dans le temple, assis au milieu des docteurs, les écoutant et les interrogeant. Et tous ceux qui l'entendirent étaient stupéfaits de sa sagesse et de ses réponses: *stupebant omnes qui eum audiebant.* » (Luc II.)

Voici donc que Jésus règne par la science et qu'il enseigne les docteurs eux-mêmes. Où a-t-il étudié? Car l'homme n'apporte pas la science en naissant, et force lui est d'apprendre, s'il veut savoir, fût-il admirablement doué comme intelligence.

L'étude, d'ailleurs, exige du temps, et Jésus n'avait que douze ans, quand il apparut au milieu des docteurs stupéfaits de sa science.

Les enfants de nos catéchismes auraient vite résolu ce problème en répondant: Jésus est Dieu parfait et Homme parfait; et comme Dieu, il possède la science infinie.

En effet, le Verbe éternel, Fils de Dieu, uni hypostatiquement à l'Homme-Christ, ne forme avec lui qu'une personne, qui est celle du Fils de Dieu fait Homme, Jésus-Christ.

Lorsque l'Enfant Jésus enseignait les docteurs ou les foules, c'était le Verbe divin qui parlait par la bouche de l'Homme-Christ. On entendait au dehors une voix humaine, mais cette voix exprimait les pensées et les sentiments du Fils de Dieu. Ce qu'elle disait était l'expression infaillible de la vérité, puisque le Verbe est Dieu comme le Père, qui l'engendre éternellement.

Quant à l'âme de Jésus-Christ, elle est créée, comme son corps; mais c'est l'âme la plus parfaite qui ait jamais été créée. Outre la science divine que le Verbe lui communique, elle possède aussi toute la plénitude de la science dont est capable l'âme raisonnable la plus parfaite, et cela fut ainsi, dès la conception de l'Homme-Dieu dans le sein virginal de Marie. « Dieu, dit saint Ambroise, a pris dans la chair la perfection de la nature humaine; il a pris le sens de l'homme, mais non le sens orgueilleux et charnel. » (De Incarn. 7.)

« Or, la science créée fait partie du sens de l'homme, dit saint Thomas d'Aquin; et c'est la science par laquelle nous connaissons naturellement les premiers principes; car nous entendons ici par le mot science, en le prenant dans son sens le plus large, toute connaissance de l'intelligence humaine. »

D'où nous devons conclure que la science de Jésus-

Christ, Notre-Seigneur, a surpassé celle des plus grands génies de la terre ; celle de Salomon, qui, sous ce rapport, en a été la royale figure ; celle aussi d'Adam, qui avait été mis en possession de la terre, comme domaine, et aussi des mystères qu'elle renferme. La nature est donc un livre, où l'âme de Jésus lit à découvert les attributs invisibles de son Père, rendus visibles par la création, selon la parole de saint Paul aux Romains.

La science de Jésus-Christ est plus grande que celle des Bienheureux du ciel ; car il est lui-même le principe et l'auteur de la béatitude, ainsi que nous l'enseigne saint Paul écrivant aux Hébreux (II, 9, 10.) :

« Ce Jésus, qui a été pour un peu de temps abaissé au-dessous des Anges, nous le voyons couronné de gloire et d'honneur, à cause de la mort qu'il a soufferte, ayant selon la grâce de Dieu goûté de la mort pour tous. Car il était convenable que Celui pour qui et par qui sont toutes choses, qui avait préparé à la gloire une multitude d'enfants, consommât par les souffrances l'auteur de leur salut. »

« La connaissance bienheureuse qui consiste dans la vision de Dieu, convenait donc par là même nécessairement et suréminemment au Christ homme ; car la cause doit être supérieure à l'effet. » Telle est la conclusion que l'ange de l'école tire du texte précité.

D'un seul mot, le grand docteur des nations tranche la question en disant aux Colos., (II, 3) : « Tous les trésors de la sagesse et de la science sont renfermés dans le Christ. »

Par conséquent, nous pouvons affirmer que l'âme du Christ possède la science des bienheureux, qui lui fait connaître le Verbe, et dans le Verbe, les autres êtres ; et aussi une science innée ou infuse, par laquelle il connaît les êtres dans leur propre nature, au moyen

d'espèces intelligibles ou idées proportionnées à l'intelligence humaine. Cette conclusion est du docteur angélique.

Jésus-Christ n'a donc rien appris des hommes ? Non, le docteur de tous les hommes ne pouvait, ni ne devait rien apprendre d'eux ; mais lui-même, leur apprendre tout. Or, Jésus est le Docteur universel : « Réjouissez-vous, s'écrie le prophète Joël, (II, 23,) réjouissez-vous dans le Seigneur votre Dieu, parce qu'il vous a donné le Docteur de Justice. »

Seulement, en vertu de sa perfection, l'âme du Christ acquérait une certaine science expérimentale par suite de ce qui lui arrivait et arrivait aux autres, dans ce sens exprimé par saint Paul aux Hébreux (V, 8) : « Quoiqu'il fût le Fils de Dieu, il apprit l'obéissance, par tout ce qu'il a souffert. » C'est-à-dire qu'il a expérimenté l'obéissance en la pratiquant, et la mort en la subissant.

Résumons ce trop rapide enseignement et disons qu'il y a donc dans l'âme de Jésus-Christ trois sortes de sciences : la science des bienheureux, qui voit et connaît tout dans le Verbe ; la science infuse, lumière naturelle en elle-même, mais supérieure et divine dans sa production ; la science acquise, qui est toute naturelle, soit en elle-même, soit dans sa cause.

Ajoutons toutefois que l'âme de Jésus-Christ ne saurait embrasser, comprendre l'essence divine toute entière, parce qu'étant créée, elle est finie, et jamais l'infini ne pourra être circonscrit par le regard d'une intelligence finie ; pénétré et connu par elle d'une manière adéquate. C'est pourquoi notre docteur enseigne ceci : « Dès lors que l'âme du Christ est créée et finie, elle ne comprend pas absolument le Verbe ou l'essence divine, qui est incréée et infinie. De sorte que l'Homme-Christ que Dieu s'est uni se trouve associé à

la divine Trinité dans la connaissance qu'elle a d'elle-même, non pas parce qu'il la *comprend*, mais parce que la connaissance qu'il en a est de beaucoup supérieure à celle que possèdent toutes les autres créatures. Il faut dire ceci : Il est impossible à tout esprit créé de comprendre Dieu ; mais c'est un grand bonheur, comme le dit saint Augustin, de le connaître à quelque degré que ce soit.

« Concluons que le Christ Jésus possède en lui, en tant qu'homme, toutes les perfections possibles de l'intelligence et de la volonté, étant l'être créé le plus parfait de tous. (Questions X et XI. De la science de l'âme du Christ.)

« Pour ce qui est de ces paroles de l'Évangile : « Jésus croissait en sagesse, en âge, en grâce devant Dieu et devant les hommes ; » (Luc II, 52) cela signifie que le Verbe-Incarné faisait voir davantage une science plus étendue et une grâce plus abondante, dans ses actions extérieures, à mesure qu'il grandissait en âge ; mais au fond il avait reçu la science infuse dans toute sa plénitude, et sa science bienheureuse était moins encore susceptible d'accroissement. Dès le commencement, son intelligence avait vu dans le Verbe, à qui elle était unie de la plus parfaite des unions, l'union personnelle ou hypostatique, tout ce que l'intelligence la plus parfaite est capable d'y voir, c'est-à-dire tous les êtres qui sont, ont été et doivent être ; ainsi que tout ce qui a été fait, dit ou pensé par qui que ce soit, et dans tous les temps... De plus, Dieu l'a établi le juge de tous, *parce qu'il est le Fils de l'Homme*, comme s'exprime l'Évangile. (Jean V, 27.) Pour cette raison donc l'âme du Christ connaît dans le Verbe tous les êtres appelés à l'existence dans tous les temps, et jusqu'aux pensées des hommes, dont il est le juge ; en sorte que l'on peut entendre ces paroles : (Jean II, 25.) « Il savait

bien ce qu'il y avait dans l'homme, » non-seulement de la science divine, mais aussi de la science que son âme possédait dans le Verbe. » (Ibid.)

Ceux qui aiment à jeter un regard plus profond, toujours, dans l'âme du Christ, pourront recourir à la Somme théologique de l'ange de l'école et à ses autres ouvrages. Si l'étude du ciel astronomique passionne, par les joies qu'elle donne à l'âme, comment pourrait ne point nous jeter aussi dans le ravissement l'étude de Celui qui a créé les astres, et les lois qui les guident à travers l'espace ? Pareilles méditations versent en celui qui s'y livre avec piété et ardeur des joies, avant-goût de celles du ciel, et un amour grandissant pour notre divin Médiateur.

VIII.

JÉSUS OUVRIER.

Le Verbe-Éternel fait homme était donc à Nazareth, en compagnie de Marie sa Mère, et de Joseph le charpentier. Il travaillait lui-même le bois, avec cet homme juste, qui avait protégé son enfance ; car aux jours où ce divin Maître commencera à enseigner, les foules diront dans leur étonnement : « D'où lui viennent toutes ces choses ? Et quelle est cette sagesse qui lui a été donnée ? Et comment de si grandes merveilles se font-elles par ses mains. N'est-ce pas là ce charpentier, fils de Marie ? » (Marc VI, 3.)

Comme Verbe, Fils de Dieu, Jésus agissait de concert avec son Père, et gouvernait tous les mondes, créés par Lui, puisque Dieu a tout fait par son Verbe, N'a-t-il pas dit, un jour aux Juifs : Mon Père ne ces-

se d'agir, et moi également j'agis? » (Jean v, 17.)

Ce Tout-Puissant ouvrier s'était donc renfermé dans un humble atelier, et de ses mains divines, il façonnait le bois au gré des personnes qui lui commandaient du travail. Le travail! Job le disait : « l'homme est né pour travailler, comme l'oiseau pour voler. » (v, 7.)

En effet, si l'on regarde l'homme dans son âme, doué de la double faculté de comprendre et de vouloir, on se convainc bien vite que son intelligence est toujours en éveil, ainsi que sa volonté, et que c'est à peine si elles se reposent durant le sommeil.

Ses organes corporels ont eux aussi besoin d'action pour se développer et s'entretenir. Le travail est donc essentiel à l'homme. Aussi Dieu avait placé Adam dans le Paradis terrestre, dit la sainte Écriture. « Pour qu'il le cultivât et qu'il le gardât. » (Gen. II, 15.)

Jésus-Christ voulut donc suivre la loi commune, et il se livra au travail des mains, tandis que sa pensée s'occupait de la divine mission qu'il était venu accomplir sur la terre, et que dans son cœur tout brûlant du désir de souffrir et de mourir pour les hommes, il aspirait à être baptisé dans le baptême de sang qui lui était réservé, aux jours cruels de sa passion et de sa mort.

Notre-Seigneur apprenait ainsi, par son exemple, à tous les hommes, si haut placés qu'ils soient, qu'ils doivent travailler, par la pensée, par la volonté, la mémoire, en un mot, pour toutes les facultés de leur être, et, puisque le travail, depuis la chute de l'homme, est devenu souvent pénible à notre nature, notre divin Maître nous enseignait aussi à supporter généreusement les fatigues des plus durs labeurs, en gagnant lui-même son pain, et celui de sa Mère bien-aimée, à la sueur de son front.

Les esprits opposés à la doctrine de l'Église ont beau se récrier et dire que nous avilissons le travail, en en-

seignant qu'il est devenu pour l'homme un châtiment : c'est la vérité, et il faut vouloir fermer les yeux à plaisir, pour ne pas le voir.

D'abord, les paroles de nos Livres Sacrés sont formelles: Nous lisons, en effet, dans la Genèse, ce qui, suit : « Dieu dit à Adam : Parce que vous avez écouté la voix de votre femme, et mangé du fruit de l'arbre dont je vous avais défendu de manger, la terre sera maudite à cause de votre péché, et vous n'en tirerez de quoi vous nourrir pendant toute votre vie qu'avec beaucoup de peine. Elle vous produira des épines et des ronces, et vous vous nourrirez de l'herbe de la terre. Vous mangerez votre pain à la sueur de votre front, jusqu'à ce que vous retourniez en la terre d'où vous avez été tiré ; car vous êtes poussière et vous retournerez en poussière. » (Gen. III.)

Cette sentence est aussi claire qu'effrayante, et qui pourrait, sans folie, prétendre qu'elle ne s'est point exécutée jusqu'à nos jours, sans espoir de changement pour l'avenir?

La vérité, qui est le pain de notre intelligence, nous ne la trouvons qu'au prix des recherches les plus pénibles et les plus opiniâtres ; le bien, qui est la vie de nos cœurs, nous n'y arrivons qu'au moyen de combats incessants contre notre orgueil, nos voluptés et notre insatiable cupidité ; la paix, nous ne la conquérons que par mille sacrifices ; et pour le pain matériel du corps, demandez aux trois-quarts du genre humain penchés sur le rude outil du travail, s'il est facile toujours de le gagner.

Est-ce à dire que le travail nous apparaît sous des couleurs sombres, et comme une espèce de torture à laquelle nous sommes soumis malgré nos répugnances? Non, loin de là, Jésus-Christ a divinisé à nos yeux la douleur et le travail ; il en a fait les témoigna-

ges les plus touchants de son amour pour les hommes, de sorte que le chrétien est heureux de travailler et de souffrir pour l'amour de son Dieu, bien plus encore qu'un père et une mère pour leurs enfants. L'amour chrétien a la vertu de tout changer en or, même le plomb le plus vil, c'est-à-dire les plus simples actions : la charité divinise tous nos labeurs et les rend méritoires des joies et de la gloire du ciel.

Qu'on jette un regard sur le monde, la charité a couvert la terre de monuments de bienfaisance. Grâce à ses travaux entrepris pour l'amour de Dieu et de son Christ, toutes les infortunes trouvent un remède, et tous les malheureux un refuge. La charité chrétienne est agissante, et ses labeurs fructueux autant que méritoires pour les âmes, qui s'y livrent avec joie et ardeur.

Voilà le travail chrétien, fécond et réparateur ; Jésus-Christ nous en a donné l'exemple, et saint Paul, qui travaillait de ses mains a dit aux Thessaloniens :

« Nous n'avons mangé gratuitement le pain de personne, mais dans la peine et la fatigue, travaillant nuit et jour, pour n'être à charge à aucun de vous. Ce n'est pas que nous n'en eussions le pouvoir ; mais c'était pour vous donner en nous un modèle à imiter. Aussi, lorsque nous étions avec vous, nous vous déclarions ceci : Si quelqu'un ne veut pas travailler, qu'il ne mange pas non plus. » (I Thess. III, 8.)

Le grand Apôtre ne faisait qu'imiter son divin Maître, obéissant lui-même à cette loi universelle du travail ; et il le disait aux Corinthiens : « Soyez mes imitateurs, comme je le suis moi-même de Jésus-Christ. » (I. XI, 1.)

L'Évangile se tait sur la vie intime de la Sainte Famille à Nazareth. Quelques paroles des saints Pères nous disent seulement que Jésus travaillait et que de leur temps on montrait encore des instruments aratoires, façonnés par ses mains. Ils rapportent que

les âmes malheureuses se disaient : Allons à Jésus, il nous consolera. Ah ! qu'il devait être bon pour sa Mère, pour Joseph, pour tous. Avec quel ravissement la Vierge voyait grandir, sous ses yeux, cet Enfant qu'elle aimait comme son fils, et adorait comme son Dieu ! Ces deux amours s'unissaient en elle, et formaient une flamme incomparable d'ardeur et de pureté.